

LA COUVÉE

Sacha était une charmante petite fille de huit ans, une blondine aux yeux noirs. Elle faisait toute la joie de son père, le mineur Konow, et il avait besoin, le pauvre homme, de ce rayon de soleil pour supporter sans se plaindre une vie de soucis et de fatigues.

C'est un rude métier que celui de mineur aux salines galiciennes de Wieliczka, et bien maigre était le salaire que l'ouvrier rapportait au logis à la fin de chaque semaine.

Konow, cependant, n'était pas malheureux. Sa femme, Hanna, était douce et soumise. Ils s'étaient choisis mutuellement et avaient vécu dix ans ensemble, en bonne harmonie. Mais Hanna n'était ni active ni robuste. Le petit jardin de l'isba qu'habitait la pauvre famille, était inculte, et c'était autant de perdu, pensait Konow qui, travaillant toute la journée aux mines, n'avait pas le temps de sarcler et de planter.

L'apathie de sa femme l'irritait sourdement, lui, l'homme énergique par excellence. Aussi se voyait-il revivre avec bonheur dans Sacha, son aînée, que le démon de l'action semblait posséder dès ses plus jeunes années. Sa petite cervelle était toujours occupée de quelque combinaison ingénieuse, et, de ses menottes adroites, elle rendait mille services à sa mère.

D'autres enfants, trois fils, étaient nés à Konow. Aucun n'avait pris dans son cœur une place égale à celle de Sacha. Elle seule aurait eu toutes les caresses, toutes les gâteries paternelles, si cette bonne et généreuse enfant n'en eût détourné volontairement quelques-unes sur ses frères. Cependant elle rendait bien à son père l'affection passionnée que celui-ci

Tous les matins, il faut la chasser du nid. Quoi qu'on fasse, elle revient toujours. Dans ce cas, vois-tu, ma petite, il n'y a que l'eau fraîche."

Et la fermière s'apprêta à replonger de plus belle la délinquante. Sacha l'arrêta d'un geste suppliant.

"Laissez moi la prendre, s'écria-t-elle, laissez moi la faire couver. J'aimerais tant avoir des poussins ! C'est pour le père ; il serait si heureux, et je vous promets que je la soignerai bien, votre couveuse !

— Mais petioto, dit la fermière en souriant, tu oublies que pour faire couver, il faut des œufs. En as-tu ?" Sacha secoua la tête d'un air pitoyable.

"As-tu de l'argent pour en acheter ?

— Non !

— Alors ?

Sacha ne répondit rien.

"Eh bien, reprit la voisine, tu me sembles être une petite qui ne doute de rien. C'est égal, tu es trop gentille pour n'être pas une brave fille. Je m'en vais te donner une douzaine d'œufs, mais à une condition, c'est que tu me laisseras deux de tes poulets, quand ils seront grands.

— Ah ! oui, bien sûr, les deux plus beaux, trois même. Que vous êtes bonne ! que je vous aime !" Et, dans les transports de sa joie, Sacha sauta au cou de la grosse fermière tout abasourdie.

L'installation de la poule ne fut pas compliquée. Il y avait dans le grenier un vieux nid de cigogne avec lequel les enfants s'étaient amusés l'automne précédent. Un peu de foin et de mousse en fit un lit douillet où la "Noire" trôna bientôt majestueusement.

"N'oublie pas, avait dit la fermière, c'est trois semaines qu'elle doit

couver", et Sacha, pour éviter toute erreur, faisait tous les jours une petite entaille dans le tronc d'un arbre voisin.

Afin de mieux cacher à ses parents la surprise qu'elle leur préparait, Sacha avait pris pour confident et allié un de ses petits frères. L'invincible partageait avec elle les soins à donner à la couveuse.

La moitié du déjeuner des pauvres enfants y passait, et qui dira leurs efforts, leurs petites ruses pour mener à bien l'entreprise et sauvegarder le mystère !

Absorbée qu'elle était par ses préoccupations et ses espérances, Sacha ne remarquait pas que son père devenait tous les jours plus soucieux. En effet, Konow avait de graves sujets d'inquiétude. Il se produisait alors, parmi les ouvriers aux salines de Wieliczka, un mouvement gréviste très sérieux. "Moins de travail, plus d'argent ! tel était le programme."

Konow, lui, était avant tout un homme de bon sens. D'instinct, il sentait que les mécontents

n'obtiendraient rien, qu'ils ne réussiraient qu'à jeter leurs familles dans une affreuse misère. Quelque pénible que fût le labeur et quelque modeste le salaire, mieux valait patienter que se lancer dans l'inconnu.

Le brave homme cherchait en vain, par de sages discours, à calmer les mécontents. Les esprits se surexcitaient de jour en jour davantage et la grève commença. Plus des trois quarts des ouvriers ne vinrent pas aux mines ; Konow et ses partisans continuèrent à s'y rendre. Mais le travail devenait impossible dans ces conditions. Aussi les directeurs décidèrent-ils que, si les mutins n'avaient pas repris l'ouvrage le 1er juin, les mines seraient fermées jusqu'à nouvel ordre.

Nous sommes aux derniers jours de mai. Depuis trois semaines, la Noire n'a pas quitté ses œufs ; aussi sa crête est-elle pâlie, ses petits yeux se ferment ; mais l'heure de la délivrance approche. Un matin, Sacha, le cœur palpitant, glisse la main sous la poule et prend un des œufs. Il est piqué, en effet. Le bec du poussin travaille à ouvrir un passage à ce nouveau petit être animé. Sacha, adroitement, lui vient en aide et tient bientôt dans sa main un joli oisillon jaune, un vrai petit canari, tout tremblant et encore humide, qu'elle remet délicatement sous la mère.

Pendant la journée, les douze poussinets viennent à la lumière. Les uns sont noirs, d'autres jaunes ou tachetés ; tous sont charmants, et la poule, heureuse et fière, les couvre de son aile maternelle.

Sacha et son frère ne se connaissent plus de joie.

Le même soir, Konow rentra chez lui, morne et troublé. Sa femme, au courant de ses inquiétudes, que les enfants ne pouvaient comprendre,



Sacha prit un des poussins. (P. 18, col. 1.)

lui portait. Son père, c'était le grand pivot de sa vie, lui procurer un plaisir, sa grande préoccupation. Comme ce serait gentil de pouvoir faire une bien jolie surprise au petit père ! se disait-elle souvent. Elle voulait quelque chose de très beau, de très extraordinaire. Mais quoi ? sa petite tête travaillait en vain.

A deux pas de la maison se trouvait une ferme d'assez bonne mine, précédée d'une grande basse-cour où picoraient du matin au soir les plus belles poules du monde. Cette basse-cour faisait l'objet de la convoitise de Konow.

"Une poule, dit-il un jour, des poussins, voilà quelque chose qui me ferait bien plaisir."

Ce propos, qu'elle avait saisi au vol, fut pour Sacha une inspiration. "Une poule, se disait-elle, une poule qui couvrirait des poussins, voilà ma surprise, voilà mon idée." Il ne lui restait plus qu'à trouver un moyen de la réaliser.

Pendant les jours qui suivirent, Sacha alla souvent errer autour de la basse-cour voisine, suivant tous les mouvements de la fermière qui allait et venait au milieu de ses élèves. Un matin, elle vit la bonne femme plonger dans l'eau une malheureuse poule qui gloussait désespérément et se débattait dans les robustes mains de sa maîtresse.

Sacha, très émue, demanda ce que la poule avait fait pour mériter un semblable châtimement.

"Cette sotte bête, dit la femme, veut à tout prix couver, ce qui ne me convient pas, à moi, car j'ai déjà eu suffisamment de peine et de tracasseries, ce printemps, avec mes poussins. Mais cette pécote n'entend pas raison.